

Un grand nombre de personnes notables de l'île (parmi lesquelles plusieurs dames, assises sur les rochers voisins) honorent la réunion de leur présence.

M. A. Viaud-Grand-Marais, secrétaire, donne lecture du procès verbal de la séance du 20 août, dont la rédaction est adoptée.

M. A. Viaud-Grand-Marais fait ensuite à la Société la communication suivante :

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR QUELQUES NATURALISTES DE NOIRMOUTIER,
par **M. A. VIAUD-GRAND-MARAIS.**

Messieurs,

Ces lieux que, pèlerins de la science, vous venez de parcourir, des savants modestes et ignorés les ont parcourus avant vous ; ces fleurs que vous avez cueillies, ils les avaient aussi cueillies et reconnues. Enfants de l'île, ils ont été nos maîtres à nous ; permettez-moi donc de dire ici un mot à leur mémoire.

La population active, industrielle de ce petit coin de terre qu'elle dispute chaque jour à l'océan, et dont, par un labeur assidu, elle sait tirer des richesses plus que suffisantes pour ses besoins, ne se laisse point, quoi qu'en ait dit un des siens dans un moment d'humeur, tellement absorber par les affaires qu'elle soit incapable de méditer sur les grandes choses.

Non, ici l'esprit travaille : ici l'histoire, la philosophie, l'étude de la nature, la poésie comptent de glorieux représentants. Je ne citerai que les trois plus remarquables d'entre eux, les chefs de cette petite école qui a eu sa gloire locale, de l'*académie ambulante*, comme on l'appelait alors : je veux parler de Piet, de Richer et d'Impost.

Un quatrième nom devrait sans doute être uni à celui de ces hommes : Alcide d'Orbigny fut leur compagnon d'études et resta toujours leur correspondant et leur ami. Ce n'est pas ici le lieu de faire la biographie du savant professeur dont le Muséum et la science pleurent la perte récente (1857). Permettez-moi cependant de dire dans quelles circonstances il se rattacha au mouvement scientifique de l'île, et pourquoi nous le réclamons comme un des nôtres.

Son père, médecin à Couëron, fut attiré à Noirmoutier par M. Duchesne, le beau-père de M. de Vatisménil, alors propriétaire de l'abbaye de la Blanche, qui, veuve de ses savants bernardins, vous apparaît encore si pleine de souvenirs.

En 1814, le vieux couvent se transformait en usine pour les produits chimiques et pour la fabrication des savons. Tout semblait favorable à l'entreprise : chaque jour le flux et le reflux de la mer abandonnaient sur la côte des Algues nombreuses qui, depuis 1760, étaient l'objet d'une industrie fort

avantageuse pour les habitants. Brûlées en effet dans des fosses de sable, ces plantes donnent lieu, presque sans frais, à des masses cristallines noirâtres, appelées soude de varech, quoiqu'elles soient en grande partie formées de carbonate de potasse. Athénas venait de découvrir, près du Cob, rocher que la marée haute transforme en îlot, un banc de pyrites dont il croyait l'exploitation facile (1). Une compagnie s'était donc organisée avec une sorte d'engouement pour l'exploitation de ces richesses naturelles : elle choisit d'Orbigny père pour diriger l'usine. L'entreprise fut désastreuse ; les produits se trouvèrent de qualité inférieure, et la difficulté de se procurer du combustible élevant leur prix ne leur permit pas de soutenir la concurrence de ceux que fournissait le commerce. La société fut dissoute après la perte totale de ses capitaux. D'Orbigny père continua cependant à résider à Noirmoutier, où il se livra, pendant plusieurs années, à l'exercice de la médecine. Il ne quitta l'île qu'au moment où il fut nommé conservateur du Muséum de la Rochelle, ville habitée par les membres de sa famille.

Alcide, son fils aîné, fit donc ici ses premières courses scientifiques et les premières études qui devaient le conduire au Muséum de Paris. Émule d'Impost et de Richer, il fut comme eux disciple de Piet. Son père avait réuni avec le plus grand soin les diverses productions de l'île dans tous les genres, et cette collection devint une précieuse ressource dans un temps où les relations avec les savants étrangers au pays étaient fort difficiles. C'est dans ce cabinet d'histoire naturelle, en 1814, qu'Alcide, par suite d'une imprudence de jeunes gens, fut blessé d'un coup de fusil qui l'atteignit légèrement au visage.

Mais revenons à ceux qui, pour avoir fait moins de bruit dans ce monde, n'étudièrent cependant pas avec moins d'ardeur les productions de notre sol.

Piet, Richer, Impost, unis par une vive amitié et par une conformité de goûts et d'études, formaient, avec quelques amis, une petite académie savante, où l'on causait de tout : lettres, sciences et arts. Cette académie n'avait pas de lieu fixe de réunion ; comme au temps d'Aristote, des promenades journalières lui tenaient lieu de séances. Tantôt c'était au milieu de ces plaines où le Blé offre une végétation luxuriante, tantôt dans ces bois de Chênes-verts qui dominant la falaise, tantôt sur ces digues, à l'aide desquelles Jacobsen, renouvelant les travaux des anciens moines, gagnait avec une opiniâtreté héroïque de nouveaux terrains sur la mer. Point de président nommé au scrutin : Piet avait vingt ans de plus que les deux autres ; il leur avait inspiré le feu sacré, et les regardait comme des fils. Pas de procès-verbaux de leurs réunions : les notes rédigées par tous servaient à composer la statistique de

(1) Ces pyrites, d'après M. Bertrand-Geslin, loin d'être un produit naturel du sol, proviendraient de délestages des navires ; aussi néglige-t-il d'en parler dans ses études géologiques sur Noirmoutier.

l'île, véritable encyclopédie locale. Piet y consacra toutes ses pensées, toutes ses études. Cependant, il n'était enfant de Noirmoutier que par adoption ; ayant été amené dans l'île par la tourmente révolutionnaire, il s'y fixa par de doux liens, et dès lors il aima cette retraite comme peu d'hommes savent aimer leur patrie.

François Piet était né à Montmédy (Lorraine) le 16 juin 1774. Son père était maître de forges à Marey près Dijon. François fit ses études au collège de Charleville, et, destiné d'abord à une carrière administrative, il l'abandonna bientôt pour les armes. Il fit la campagne de l'est avec Dumouriez ; puis, parvenu au grade de sous-lieutenant, il se trouva transporté en Vendée avec le général Dutruy, qui le choisit pour aide de camp. Bientôt, avec le général Haxo, il assista au siège, à la prise et aux affreux massacres de Noirmoutier, qu'il raconte avec l'indignation d'un noble cœur. Toute la guerre des géants se déroule dans ses mémoires, et il fut témoin oculaire de la manière glorieuse dont nos compatriotes surent résister aux attaques de la flotte anglaise. Uni par le mariage à l'une des plus honorables familles du pays, il renonça à la carrière des armes pour embrasser une profession plus conforme à ses goûts. Notaire à Noirmoutier, puis longtemps maire de cette ville, il s'adonna tout entier à l'étude des productions de sa nouvelle patrie. C'est surtout vers les fleurs qu'il se sentait porté : « J'ai toujours beaucoup aimé » les plantes, dit-il dans ses *Mémoires*, p. 209, elles ont été longtemps le but » de mes promenades solitaires et l'objet de mes distractions les plus agréables ; » elles ont fait à la fois le charme et le repos de mon âme. »

Hectot (1), pharmacien à Nantes et botaniste distingué, l'encouragea dans ses études et le fit recevoir, en 1804, membre de la Société académique de la Loire-Inférieure. Ils entretenirent ensemble une correspondance très suivie, à laquelle prit part Dubuisson, conservateur du musée d'histoire naturelle de Nantes.

A Noirmoutier, Piet s'était lié d'amitié avec Nau, pareillement ami des fleurs, et ils firent ensemble leurs premières herborisations. Les plantes douteuses étaient envoyées à Hectot pour être classées. Piet ne s'attachait pas seulement aux végétaux phanérogames, il étudiait aussi avec ardeur les Algues, les Mousses, les Lichens et même les Champignons.

Au Sableau, où Nau avait une propriété, il créa un jardin botanique,

(1) Jean-Alexandre Hectot, né à Nantes, le 6 janvier 1769, et pharmacien dans la même ville, contribua beaucoup à répandre dans l'ouest le goût de la botanique. Il fut un des fondateurs de l'Institut départemental (aujourd'hui Société académique de la Loire-Inférieure). Correspondant de De Candolle et de divers autres savants distingués, il a laissé quelques travaux d'histoire naturelle publiés dans les *Annales de la Société académique de la Loire-Inférieure*, et un herbier qui est actuellement entre les mains du docteur Écorchard, directeur du Jardin-des-plantes de Nantes, mais qui, malheureusement, contient fort peu de notes de quelque importance. (Voyez sa biographie par le docteur de Rostaing de Rivas. Nantes, imprimerie Mellinet, 1851.)

où il cultiva les plantes critiques et sema diverses graines envoyées par Hectot ou livrées par les jardins de Versailles et de la Malmaison. L'île lui doit ainsi la naturalisation d'un certain nombre de plantes utiles.

Piet devint alors l'âme d'une réunion de travailleurs, parmi lesquels se distinguaient surtout Impost et Richer. La récolte des plantes marines les mit en relation avec M. Rouillé, pharmacien aux Sables, qui avait les mêmes goûts pour la science. Bientôt l'*académie ambulante* communiqua avec les premiers savants de l'époque, MM. Brongniart, Cuvier, Latreille, Audouin, Milne Edwards, etc.; et le court séjour de M. de la Pylaie dans l'île vint lui donner un nouvel élan.

Faisant un tout des recherches communes, Piet s'occupa dès lors de publier ses mémoires (*Mémoires laissés à mon fils*, Noirmoutier, imprimerie de l'auteur, 1806 à 1826). La quatrième partie de ce travail doit seule nous occuper; elle a pour titre : *Recherches topographiques, statistiques et historiques sur Noirmoutier*; géographie, géologie, aspect pittoresque des lieux les plus remarquables, zoologie, botanique, rien n'y est négligé. Piet donne le catalogue des plantes qu'il a trouvées dans l'île, en se servant de la synonymie de Lamarck et de De Candolle, et en les classant par excursions botaniques. C'est une des parties les plus intéressantes de ses mémoires.

Il ne tira son précieux ouvrage qu'à seize exemplaires, destinés à sa famille et à ses amis; car il aimait la science pour elle-même, et non pour se faire une réputation parmi les hommes.

Piet vit succomber Richer, son élève de prédilection; il se chargea de recueillir ses manuscrits et ses pensées inédites. Les *Mémoires sur la vie et les ouvrages de son ami* (Nantes, imprimerie Mellinet, 1836) sont un vrai modèle de biographie, qu'on ne peut lire sans attendrissement. Il mourut ici lui-même, le 18 janvier 1859, laissant un fils digne de continuer son œuvre. M. Jules Piet, possesseur des collections et des manuscrits de son père, a de plus recueilli une foule de documents précieux pour l'histoire du pays, et qui viendront ajouter un nouvel intérêt à la réimpression de la statistique de l'île.

Édouard Richer est né à Noirmoutier, le 12 juin 1792, de François-Chrysostôme Richer et de Jeanne Viaud, tous les deux appartenant à des familles recommandables de la ville. C'est donc, à tous titres, un enfant du pays. Son père est jugé par tous les partis comme un homme d'un héroïque courage, car sa défense du poste de la Bassotière contre des forces infiniment supérieures rappelle le dévouement de Léonidas. Édouard, devenu orphelin, fut déclaré enfant de la patrie et, comme tel, élevé aux frais de l'État, mais sa nature indomptable se prêta difficilement à la discipline du Prytanée. Piet entreprit de polir ce diamant brut, et en eût fait un véritable génie, si la constitution débile de son élève n'en eût arrêté l'élan. La lame usa le fourreau, et les affreux ravages de la phthisie pulmonaire enlevèrent

Richer à ses études par une mort prématurée. Ce fut un deuil général, car tous avaient conçu de Richer les plus grandes espérances. Poète, philosophe, souvent un peu profond et rêveur, se laissant, comme le grand poète de notre époque, bercer par les illusions de Swedenborg, Richer fut naturaliste aussi, mais naturaliste comme Bernardin de Saint-Pierre ; sous sa plume, la nature semble encore plus belle. Rien de plus attrayant que ses *Voyages pittoresques en divers points de la Bretagne*. Voyez-le surtout raconter comment Escoublac fut envahi par les dunes, ou décrire Clisson, la patrie du connétable, ou parler de son île si chère, de laquelle les médecins l'ont proscrit ! Mais c'est lorsque son âme s'élève des choses créées au Créateur qu'il devient surtout sublime :

Le temps emporte tout dans sa fuite rapide,
 Pourquoi tant s'agiter pour un trajet d'un jour ?
 Notre dernier plaisir est toujours le plus vide,
 Rien ne remplit le cœur que l'éternel amour.
 Dans le fracas des cours, au sein de la retraite,
 L'homme a besoin d'un Dieu qui lui serve d'appui ;
 Partout c'est lui qui manque à notre âme inquiète,
 Un monde sans soleil est notre âme sans lui.

Richer, comme naturaliste, faisait partie de la Société académique de la Loire-Inférieure, où il fut reçu le 3 mars 1812 ; il fut au même titre admis par la Société Linnéenne de Paris comme un de ses membres correspondants. Ses connaissances spéciales et son diplôme de docteur ès sciences le firent nommer conservateur-adjoint du Muséum d'histoire naturelle de Nantes, et il seconda M. Dubuisson, non-seulement dans la formation et le classement de cette collection, mais aussi dans la rédaction de son cours. Il était, du reste, depuis longtemps en rapport avec les professeurs les plus célèbres du Jardin-des-plantes de Paris, et, en particulier, avec Cuvier et Latreille. Sa santé, qui l'arrêtait partout, l'obligea bientôt à se démettre de cette fonction. Il y eut pour successeur M. Frédéric Cailliaud, connu dès lors par ses voyages, et depuis par ses remarquables travaux sur les mollusques perforants et les échinodermes. Vous avez pu, Messieurs, admirer à l'exposition nantaise la belle collection de fossiles recueillis par M. Cailliaud dans la Loire-Inférieure, et ses échantillons de roches creusées, soit par des pholades et d'autres mollusques, soit par des oursins.

La liste des publications de Richer serait trop longue à donner ici, d'autant plus qu'elles ont rapport à une foule de sujets dont plusieurs n'intéressent pas la botanique. Citons cependant son *Histoire de Bretagne*, qui est devenue un ouvrage assez rare et très précieux. Les lettres intitulées *Lettres d'un Armorique*, sont une sorte de procès-verbal des promenades des trois amis. Richer s'y désigne sous le nom de l'auteur ; il appelle Piet l'antiquaire, et Impost le poète.

L'été de 1833 fut le dernier qu'Édouard passa dans cette vieille abbaye de

la Blanche, qui avait tant de charmes pour lui. Il succomba le 21 janvier 1834, loin de Noirmoutier, et Impost fut chargé de ramener sa dépouille mortelle au tombeau de sa mère.

Aujourd'hui, c'est Impost que nous pleurons tous ici; je dis tous, car il cherchait à rendre service à tous. Les pauvres regrettent le bienfaiteur dont la dernière pensée a été pour eux, et qui leur a légué presque toute sa fortune. Ses colons, enrichis à son service, se succédaient de père en fils : chose moins commune ici qu'ailleurs, car, pour nos terres morcelées, les conventions sont verbales et annuelles.

Lubin Impost n'eut point l'esprit organisateur de Piet, ni l'âme de feu de Richer; c'était le savant modeste et laborieux, le collectionneur et le classificateur patient.

Il naquit à Noirmoutier, le 3 octobre 1790. Son père et sa mère n'habitaient l'île que depuis peu de temps; ils y avaient été attirés par les travaux de la pointe de Devin qui, du côté de l'ouest, nous protègent contre la mer. Élevé avec Richer, Impost fut toujours son émule et son confident. Piet, ayant reconnu dans les deux amis une bonne volonté et une grande aptitude pour les sciences naturelles, se les attacha comme élèves, et ils l'en récompensèrent par une ardeur extrême et par une bonne et sincère amitié qui dura toute leur vie.

A dix-huit ans, Impost fut envoyé à Hombourg. La connaissance d'une langue du nord était alors d'une absolue nécessité pour quiconque se destinait au commerce dans l'île, les sels du pays s'expédiant presque tous pour la Hollande et les contrées voisines. A Hombourg, il puisa le goût des études germaniques, traduisit Goëthe, Schiller et autres poètes ou littérateurs renommés, et devint, à l'exemple des Allemands, l'homme aux patientes études. Poète d'un certain mérite, surtout dans ses productions de jeunesse, il publia, en 1848 et dans les années suivantes, des *Fables politiques* qui, ainsi que ses *Fables nouvelles*, ne manquaient ni de verve ni d'à-propos, puis il flagella par la satire les mœurs de notre temps. Tandis que l'hiver, à Nantes, il se livrait à ces travaux sous le pseudonyme de Lidener, l'été, il réunissait à Noirmoutier des collections de tous genres : oiseaux, crustacés, plantes pharénogames et cryptogames, et surtout des Algues. Chez lui, tout savant trouvait bon gîte et bonne table et le plus cordial accueil. Quel eût été, Messieurs, son bonheur aujourd'hui, et quel intérêt cet excellent homme n'eût-il pas pris à nos séances ! Mais il n'est plus, ce vrai chrétien, cet homme aux bons conseils, celui qui était pour nous l'interprète des travaux de ceux qui ne sont plus, et le trait d'union entre le passé brillant et l'avenir incertain. Cette année, aux premiers beaux jours, Impost quittait Nantes, suivant sa coutume, mais, cette fois, le cœur plein de tristes pensées. Un sentiment instinctif le ramenait vers son île; il espérait trouver dans l'air vif et pur un remède à la cruelle affection de l'estomac dont il était atteint;

puis, c'était à Noirmoutier qu'il avait toujours désiré mourir, pour reposer au milieu des siens. Ici, le mal ne fit que croître ; Impost en supporta les douleurs avec calme et résignation, et le 11 juillet (1861) fut le dernier jour d'une vie toute de bonnes œuvres.

Les travaux d'Impost comme naturaliste sont nombreux et divers. A Nantes, il était membre actif et l'un des fondateurs de la section d'histoire naturelle de notre Société académique. Longtemps aussi, il fit partie de la commission administrative du Jardin-des-plantes et du Muséum. A Noirmoutier, il composa un grand nombre d'articles scientifiques pour l'ouvrage de Piet, et fournit des renseignements au continuateur de Cavoleau, M. de la Fontenelle de Vaudoré, pour la nouvelle édition de la *Statistique de la Vendée*. M. Bertrand-Geslin lui doit la connaissance minéralogique des récifs avoisinant Noirmoutier. Personne ne connaissait mieux que lui les productions botaniques de l'île, les plantes marines surtout. A chaque grande marée, on le voyait disputant à la mer ses varechs si variés de forme et de couleur, et cette conformité d'études le mit en relations fréquentes avec un grand nombre d'algologues distingués, et, en particulier, avec M. J. Lloyd, l'auteur de la *Flore de l'Ouest*.

Impost a légué ses collections, ses manuscrits et sa bibliothèque à son neveu, Édouard Richer, pareillement neveu de cet Édouard Richer dont j'ai esquissé la vie. Ce précieux héritage ne pouvait tomber en de meilleures mains (1).

Telle est, Messieurs, l'histoire de cette petite société savante qui vient de perdre le dernier de ses chefs. Comme vous le voyez, l'*académie ambulante* n'a pas vécu sans gloire, quoique ses relations aient été renfermées dans un cercle étroit.

M. Éd. Bureau, secrétaire, appelle l'attention de la Société sur les couches presque horizontales de sable ferrugineux, de grès et de quartzite qui forment les rochers voisins. Il cite à ce sujet le beau travail géologique de M. Bertrand-Geslin sur Noirmoutier, travail dans lequel les rochers de la *Chambre des Dames* sont rattachés aux terrains de la période crétacée.

M. Éd. Bureau fait ensuite à la Société la communication suivante :

SUR UNE FLEUR MONSTRUEUSE DE *STREPTOCARPUS*, par **M. Éd. BUREAU**.

J'ai observé, il y a quelques jours, sur un pied de *Streptocarpus Rexii* (famille des Cyrtandracées), que je cultive depuis plusieurs années en serre

(1) Outre les collections de Piet et d'Impost, on consultera avec fruit à Noirmoutier les fascicules de plantes recueillies par M. le docteur Frédéric Plantier. Personne, dans l'île, n'indiquera maintenant mieux que lui les localités intéressantes pour le botaniste.